

Parce que l'identité régionale se forge par les livres autant que sur le terrain, et qu'une partie de la mémoire collective leur est due, voici quelques moments d'histoire littéraire : chronologie subjective et lacunaire, en vue d'idées de lecture ou de recherches chez les bouquinistes.

1799 : La naissance de Balzac, cette année-là (dont on célèbre donc le bicentenaire) rappelle qu'Angoulême reçut plusieurs fois sa visite, dès 1831 ; il y écrivit *Le Médecin de campagne*, et la ville lui inspira de nombreuses scènes pour *Les Illusions perdues*.

1806 : naissance à Jarnac de J.-H. Burgaud des Marets (mort à Paris en 1873), linguiste et écrivain prolixe, éditeur de Rabelais, de fables en patois charentais.

1816 : naissance à Saintes d'Emmanuel Gonzalès (mort à Paris en 1882), journaliste et auteur notamment du roman, *Les Frères de la côte*, un titre que reprendra Conrad.

1822 : naissance à Saint-Jean d'Angély du poète André Lemoyne (mort à Paris en 1907), fondateur en quelque sorte d'une veine maritime de la poésie charentaise.

1823 : Alfred de Vigny vient pour la première fois au Maine-Giraud, près d'Angoulême.

1832 : naissance à Saujon d'Emile Gaboriau (mort à Paris en 1873), «inventeur» du roman judiciaire sinon policier avec *L'Affaire Lerouge*, 1866 (c'est Jonzac qu'il dépeint dans *La Corde au cou*, 1874).

1838 : le 10 mars, Stendhal fait étape à Angoulême, qu'il compare à Pérouse en Italie : «sourcils admirables des femmes»...

1843 : Victor Hugo, s'en revenant d'Oléron avec Juliette Drouet, s'arrête à Rochefort, le 9 septembre. Il y apprend en lisant le journal, au Café de l'Europe (actuellement Café de la Paix), la mort par noyade de sa fille Léopoldine et de son gendre, à Villequier.



Thierry Girard

La promenade au phare de Fromentin

On connaît *La Promenade au phare*, roman de Virginia Woolf. Celle que fit Eugène Fromentin au phare des Baleines, à la pointe de l'île de Ré, est peu connue. Le Rochelais visita l'île pour la première fois en octobre 1862 (son roman *Dominique* étant paru en feuilleton quelques mois plus tôt), et prit des notes en vue d'un article jamais paru.

«26 octobre.
Phare des baleines
D'Ars au phare des Baleines.
C'est dimanche. La campagne est vide. La messe à peine finie, on entend sonner les vêpres dans les villages. Le ciel est entièrement couvert, une pluie épaisse et fine s'interpose entre les plus courts horizons comme une brume. La campagne est horriblement triste, dépouillée, mouillée, comme inhospitalière. Des marais, des vignes, des champs enfouis sous les mauvaises herbes. Il n'y a de différence quant à l'aspect qu'entre la couleur fauve des pampres déjà fanés et le vert frais des herbes. La

route qui de Saint-Martin court aux Baleines s'allonge avec des circuits à travers la campagne plate et uniforme. Elle est luisante et blanche et miroitante en s'imbibant. Le long cordon de dunes se resserre, on sent que l'île s'étrangle et va se terminer en pointe. Les villages, longue agglomération de maisons basses blanchies, reliées par des murs en pierre sèche, tout cela pâle et triste et sans aucune couleur. Des moulins, de rares meules de paille d'orge. Au loin droit en face de la route, la haute tour doublée de la vieille tour, le pied dans des massifs verts.

Les femmes en mantes noires avec leurs doubles coiffes de futaine jaunâtre, des parapluies, vont à l'église de...

Des troupes d'enfants propres, en tenue de dimanche, stationnent à l'angle des chemins, et jouent au palet sur la place de l'église.

La tour. Belle entrée. Jardin anglais en triangle, la base à la côte, s'appuyant aux tamarins de droite et de gauche qui bordent la falaise en dune. A peine a-t-on le pied

dans le jardin, à l'abri des massifs, qu'on entend de l'autre côté des massifs la mer qui gronde. Murceinture continu, blanchi, crépi, irréprochable. Au-dessous une pente de dune, un cordon de sable (plage) et le flot. Lourd, irrégulier, fort solennel.»

(Extrait des *Œuvres complètes*, éd. La Pléiade établie par Guy Sagnes, Gallimard, 1984)

Ces pages ont été réunies et présentées par Jean-Paul Bouchon, éditeur de récits de voyage rares ou saugrenus (aux éditions du Paréiasaure, Poitiers), et Alain Quella-Villéger, historien, notamment biographe de Pierre Loti (Pierre Loti, le pèlerin de la planète, Aubéron, 1998).

Ils ont ensemble publié en 1995 l'anthologie *Gens de Charentes et de Poitou* (Paris, Omnibus, 1081 p.).

Avec Claude Deméocq, ils animent à Poitiers la revue *Les Carnets de l'exotisme* (Le Torii éditions) et ont réuni le volume collectif d'anthologie, *Via Poitiers* (Atlantique-Le Torii, 1998).

Victor Hugo, de Rochefort à Marennes et Oléron

C'est à Rochefort et au retour d'un court séjour sur l'île d'Oléron que Victor Hugo apprend la noyade de sa fille Léopoldine et de son gendre, Charles Vacquerie, à Villequier (septembre 1843). Bien que la narration de son séjour lui soit antérieure (elle est extraite d'une lettre à ses proches, rassemblée avec d'autres dans un volume inédit et posthume intitulé *Voyages*, paru en 1891), une intense tristesse baigne le récit qu'il a consacré à sa lente progression vers l'île, au temps de la malaria et du baigne militaire.

«On n'arrive pas aisément sur l'île d'Oléron. Il faut le vouloir. On ne conduit ici le voyageur que pas à pas ; il semble qu'on veuille lui donner le temps de réfléchir et de se raviser.

De Rochefort, on le mène à Marennes, dans une façon d'omnibus qui part de Rochefort deux fois par jour. C'est une première initiation.

Trois lieues dans les marais salants. De vastes plaines où s'élèvent, comme deux obélisques dans un cimetière, les beaux clochers anglais à aiguilles de pierre de Moise et de Marennes ; tout le long de la route, des flaques d'eau verdissante ; à tous les champs, qui sont des marais, d'énormes clôtures cadencées ; aucun passant ; de temps en temps un douanier le fusil au poing debout devant sa cabane de terre et de broussailles avec un visage blême et consterné ; pas d'arbres ; nul abri contre le vent et la pluie si c'est l'hiver, contre le soleil si c'est la canicule ; un froid glacial ou une chaleur de fournaise ; au milieu des marais, le village malsain de Brouage enfoncé dans son carré de murailles, avec ses ruines du temps des guerres de religion, ses maisons basses, blanchies comme les sépulcres dont parle la bible, et ses spectres qui grelot-

tent devant les portes en plein midi. C'est là le premier trajet. [...]

Le pertuis de Maumusson est un des nombrils de la mer. Les eaux de la Seudre, les eaux de la Gironde, les grands courants de l'Océan, les petits courants de l'extrémité méridionale de l'île pèsent là à la fois de quatre points différents sur les sables mouvants que la mer a entassés sur la côte et font de cette masse un tourbillon. Ce n'est pas un gouffre, la mer paraît plane et unie à la surface, à peine y distingue-t-on une flexion légère ; mais on entend sous cette eau tranquille un bruit formidable.

Tout gros navire qui touche le pertuis est perdu. Il s'arrête court, puis il s'enfonce lentement, s'enfonce toujours et décroît de hauteur peu à peu. [...] Rien ne peut arrêter dans son mouvement lent et terrible la redoutable spirale qui a saisi le navire. Cependant les embarcations qui valent peu l'eau traversent hardiment le pertuis. Sans danger, vous disent les marins. [...]

Le soir de mon arrivée à Oléron, j'étais accablé de tristesse. Cette île me paraissait désolée, sinistre, et ne me déplaisait pas. Je me promenais sur la plage, marchant dans les varechs pour éviter la boue. Je longeais les fossés du château. Les condamnés venaient de rentrer, on faisait l'appel, et j'entendais leurs voix répondre successivement à la voix de l'officier inspecteur qui leur jetait leurs noms. A ma droite les marais s'étendaient à perte de vue, à ma gauche la mer couleuvre de plomb se perdait dans les brumes qui masquaient la côte. [...] Ce soir-là tout était pour moi funèbre et mélancolique. Il me semblait que cette île était un grand cercueil couché dans la mer et que cette lune en était le flambeau.»

TAINÉ À ROYAN

D'un voyage dans le Sud-Ouest et les Pyrénées, Hyppolite Taine rapporte des impressions qui, réunies, deviendront le *Voyage aux Pyrénées* (1855). Sur le chemin des centres de cure en vogue ou débutants, ce voyageur systématique et dépourvu de toute fantaisie s'accorde une escapade à Royan, alors simple village.

«Le bateau s'amarre à une estacade, sous un amas de maisons blanches : c'est Royan. Voici déjà la mer et les dunes ; la droite du village est noyée sous un amas de sable ; là sont des collines croulantes, de petites vallées mornes, où l'on est perdu comme dans un désert ; nul bruit, nul mouvement, nulle vie ; de pauvres herbes sans feuilles parsèment le sol mouvant et leurs filaments tombent comme des cheveux malades ; de petits coquillages blancs et vides s'y collent en chapelets, et craquent avec un grésillement, partout où le pied se pose ; ce lieu est l'ossuaire de quelque misérable tribu maritime. Un seul arbre peut y vivre, le pin, être sauvage, habitant des forêts et des côtes infécondes : il y en a ici une colonie ; ils se serrent fraternellement, et couvrent le sable de leurs lamelles brunes ; la brise monotone qui les traverse, éveille éternellement leur murmure ; ils chantent ainsi d'une façon plaintive, mais avec une voix bien plus douce et bien plus harmonieuse que les autres arbres ; cette voix ressemble au bruissement des cigales, lorsqu'en août elles chantent de tout leur cœur entre les tiges des blés mûrs.»

Châtelailon vue par Gaston Chérau

La Saison balnéaire de Monsieur Thébault, roman de début de Chérau (1902), n'a pas le cadre deux-sévrien ou berrichon des œuvres de sa maturité, si ce n'est pour son point de départ. M. Thébault, conseiller municipal d'une ville qui ressemble à Saint-Maixent, découvre en compagnie de son épouse les charmes et les risques d'un séjour à Chatelorieux, *la perle de l'Océan*.

«Brûlé par le soleil qui lui frappait directement la peau, il se promena sur le plancher de l'établissement, considéra la mer dans laquelle il allait entrer, sourit à cette agréable pensée et, se reprochant de ne s'être pas encore regardé dans son costume, revint à sa cabine. Il décrocha la petite glace à reflet bleu d'acier, la plaça sur l'étagère du coin, près d'un peigne qui n'avait pas l'air de servir tous les jours, et chercha à s'y voir. La glace déformait.

Il se rapprocha ; vit son cou, dégagé de tout artifice et se complut à le regarder.

Une remarque lui vint à l'esprit : il comprenait, maintenant, pourquoi les femmes se décolletaient. Elles étaient ainsi plus désirables.

Il pencha la glace et aperçut son corps, moulé dans le jersey. Eh ! Eh ! il y a des athlètes qui seraient rudement heureux d'avoir sa ligne !

[...] Mme Thébault, en un costume classique de baigneuse de corpulence généreuse, apparut dans l'encadrement de la porte.

Il se retourna et réprima un recul d'étonnement.

Sa femme, gênée de ne sentir presque aucun vêtement sur elle, lui demanda comment il la trouvait.

— «Ah ! ma pauvre amie ! — lui répondit-il, — ça ne te va pas mal... Mais quand on porte ces bonnets imperméables, on ressemble toujours à un pompier.»

Un amour de Fromentin

Elle s'appelait Jenny-Caroline-Léocardie Chessé, fille de capitaine au long cours née à l'île Maurice en 1817, et mourut dans sa 28^e année, ayant entre-temps épousé un monsieur Béraud. Elle habitait le quartier Saint-Maurice, près de La Rochelle, en face de chez Eugène Fromentin, lorsque celui-ci se mit à l'aimer passionnément. Elle devint Madeleine, idéalisée dans *Dominique*.

«Madeleine n'était jamais venue aux Trembles, et ce séjour un peu triste et fort médiocre lui plaisait pourtant. Quoiqu'elle n'eût pas les mêmes raisons que moi pour l'aimer, elle m'en avait si souvent entendu parler, que mes propres souvenirs en faisaient pour elle une sorte de pays de connaissance et l'aidaient sans doute à s'y retrouver bien.

«Votre pays vous ressemble, me disait-elle. Je me serais doutée de ce qu'il était, rien qu'en vous voyant. Il est soucieux, paisible et d'une chaleur douce. La vie doit y être très calme et réfléchie. Et je m'explique maintenant beaucoup mieux certaines bizarreries de votre esprit, qui sont les vrais caractères de votre pays natal.»

Je trouvais le plus grand plaisir à l'introduire ainsi dans la familiarité de tant de choses étroitement liées à ma vie. C'était comme une suite de confidences subtiles qui l'initiaient à ce que j'avais été, et l'amenaient à comprendre ce que j'étais. Outre la volonté de l'entourer de bien-être, de distractions et de soins, il y avait aussi ce secret désir d'établir entre nous mille rapports d'éducation, d'intelligence, de sensibilité, presque de naissance et de parenté, qui devaient rendre notre amitié plus légitime en lui donnant je ne sais combien d'années de plus en arrière.

J'aimais surtout à essayer sur Madeleine l'effet de

certaines influences plutôt physiques que morales auxquelles j'étais moi-même si continuellement assujéti. Je la mettais en face de certains tableaux de la campagne choisis parmi ceux qui, invariablement composés d'un peu de verdure, de beaucoup de soleil et d'une immense étendue de mer, avaient le don infailible de m'émouvoir. J'observais dans quel sens elle en serait frappée, par quels côtés d'indigence ou de grandeur ce triste et grave horizon toujours nu pourrait lui plaire. Autant que cela m'était permis, je l'interrogeais sur ces détails de sensibilité tout extérieure. Et lorsque je la trouvais d'accord avec moi, ce qui arrivait beaucoup plus souvent que je ne l'eusse espéré, lorsque je distinguais en elle l'écho tout à fait exact et comme l'unisson de la corde émue qui vibrait en moi, c'était une conformité de plus dont je me réjouissais comme d'une nouvelle alliance.»

LA FEMME AU BAIN

Le thème de la femme au bain est un leitmotiv de la peinture et de la littérature au XIX^e siècle. Le poète André Lemoyne, avocat reconverti dans l'imprimerie et devenu archiviste de l'École nationale des Arts décoratifs à Paris, reste un authentique poète saintongeais. Le poète en donne une vision épurée presque chaste, où l'eau, miroir et complice, apporte une note troublante : «Une femme apparut (venant on sait d'où) Sur le bord de l'étang, jeune et belle inconnue [...] La femme voulut prendre un bain, après sa course Dans cette eau vierge et bleue où pas un être humain N'avait trempé l'orteil, ignorant le chemin [...] Vite elle déchaussa son petit pied charmant (Tout en elle était pur, tout en elle était chaste) Interrogeant des yeux la haute forêt vaste, La blonde abandonna son dernier vêtement Et sur un fond vert sombre apparut toute blanche...»

1890 : Pierre Loti publie *Le Roman d'un enfant*, suivi en 1919 de *Prime jeunesse*, œuvres autobiographiques à la recherche d'un temps charentais perdu.

1896 : André Theuriot (1833-1907), venu en vacances en 1851 en Poitou, auteur du *Fils Maugars* (1879), dont l'action balzacienne se situe à Civray, sous le Second Empire, préside à Niort le congrès de la Société d'ethnographie et d'art populaire.

1899 : Le poète Victor Segalen (1878-1919), futur romancier des *Immémoriaux*, vient à Rochefort voir un ami médecin de marine ; il sera affecté à l'hôpital maritime en octobre-novembre 1914.

1900 : Paul Claudel séjourne à l'abbaye de Ligugé, en septembre. Huysmans l'y a précédé en 1898 (lire *L'Oblat*).

1901 : *L'Oiseau d'orage*, de Marcelle Tinayre (1870-1948), romancière féministe liée à Barbezieux et co-fondatrice du Prix Femina, se passe à Oléron, où sa mère, Louise Chasteau, à ses heures également écrivain, s'était retirée en 1894, à Saint-Trojan.

1902 : on joue au théâtre *La Méridienne à Nastasie* [La marraine d'Anastasie], classique de la littérature picto-saintongeaise, par le Dr Jean Athanase.

1903 : naissance à Saint-Fort-sur-Gironde de Pierre-Henri Simon (1903-1972), chroniqueur littéraire remarquable, le «Mauriac charentais», auteur notamment de *Elsinfor* (1956) et du triptyque *Figures à Cordouan* (entre 1960 et 1971) ; il évoque notamment le village de Corme-Royal, près de Saintes, dans *La Sagesse du soir...*

1906 : le Prix Goncourt couronne les frères Jean et Jérôme Tharaud (des «Charentais» d'Angoulême, bien que nés à Saint-Junien), auteurs notamment de *La Maîtresse servante* (1911).

1908 : arrivée à Poitiers de Jean-Richard Bloch (1884-1947), qui se fixe définitivement en Poitou, ce «col de la civilisation» qui lui inspirera, au milieu d'un œuvre féconde d'intellectuel, de riches récits, dont *Matin à Lusignan* (1931, repris dans *Destin du siècle*).

Le Grand Meaulnes à Rochefort

En juin 1905, à Paris, un jeune homme de dix-huit ans tombe amoureux d'une passante, qu'il suit, poursuit, retrouve et perd : il s'appelle Henri-Alban Fournier et écrira par et pour elle *Le Grand Meaulnes*, signé Alain-Fournier. Elle s'appelle Yvonne Toussaint de Quièvre-court, est fiancée, et deviendra une héroïne romanesque : Yvonne de Gallais.

On sait peu en revanche qu'ils se retrouvèrent, et que ce fut à Rochefort, en 1913. Un ami lui ayant signalé que la famille Toussaint de Quièvre-court résidait dans cette ville, où le père était contrôleur général de la Marine depuis 1908, Fournier accourut, début mai 1913, rencontra la jeune sœur, puis revint deux semaines plus tard. Désormais mariée, venue de Toulon pour passer quelques jours chez ses parents, Yvonne lui donne quelques chastes rendez-vous dans le jardin de la Préfecture (dit jardin de la Marine). Son amour est trop grand pour elle, qui n'offre place qu'à une amitié ambiguë, et part vivre avec son mari à Brest. Rentré à Paris, Fournier a cet ultime soupir : «Il y a un seul être au monde avec qui

j'eusse aimé passer ma vie. J'ai revu le visage de la Beauté, de la Pureté et de la Grâce.» Lorsqu'il publie en octobre suivant *Le Grand Meaulnes*, il le lui adresse. Aucune réponse. Alain-Fournier meurt au front.

Pour en savoir plus, lire dans *Roccafertis, Rochefort*, n° 16, septembre 1995, l'article de J.-P. Galtier, et addenda du n° 17, janvier 1996.

Le jardin de la Marine vers 1920.



C. Gozzi, coll. part.